

LES CARDINAUX, LE FUTUR PAPE.

Le *Canadien* a publié des lettres intéressantes d'un promoteur sur Rome et l'Italie. Voici ce qu'il dit au sujet des cardinaux et du successeur supposé de Pie IX. Il commence par le cardinal Antonelli :

Je ne cache pas que le cardinal est un homme séduisant. Je m'étais fait de lui un autre portrait. Sa personne respire la simplicité, la clarté et la finesse. La tête est d'une coupe un peu antique. Ses cheveux gris de fer trahissent à peine ses soixante-quatre ans. L'œil est d'un calme profond qui paraît terne ; mais il s'en échappe parfois un éclair furtif, qui semble soudoyer les cœurs et les reins. Ses lèvres un peu épaisses tempèrent l'austérité de ce visage oval aux lignes régulières. Elles donnent à la physionomie une sévérité bienveillante, qui devient de la douceur, le timbre de la voix, ferme et mat, lorsqu'il prend des tons persuasifs, et que la main, allongée et aristocratique, s'arrondit au bout du poignet et, d'une inflexion élégante, accompagne la parole.

Le langage est sans prétention et sans exagération. Il est concis et net. La pensée est limpide et la traduction en est franche. L'exposition est mêlée de bon sens, de tact et de perspicacité. Le cardinal parle des hommes et des choses de la politique en homme d'Etat versé dans les affaires.

LE SACRÉ COLLÈGE.

Pie IX étant né le 13 mai 1792, il est assez naturel que l'on se préoccupe de l'éventualité de sa succession. Aussi les Romains supputent-ils en ce moment les mérites et les chances de chaque membre du sacré collège, bien que celui-ci puisse élire à la papauté un simple moine ou tout autre prêtre non revêtu de la pourpre du cardinal.

Vous savez que le sacré collège se compose de soixante-dix cardinaux, qui se divisent : hiérarchiquement, en cardinaux de l'ordre des prêtres et cardinaux de l'ordre des diacres.

Rarement le sacré collège est au complet. Il suffit, du reste, pour la votation, qu'il soit en nombre. Présentement, vingt-cinq chapeaux sont vacants. On assure que Pie IX ne leur donnera pas de titulaires tant que le Vatican ne sera séparé du Quirinal que par le Tibre.

Par conséquent, à moins que le règne de Pie IX ne se prolonge plusieurs années encore et que dix cardinaux viennent à mourir, il est peu probable, dit-on, que le pape crée de nouveaux cardinaux. Les quarante-cinq cardinaux qui existent formeront donc l'assemblée qui procédera à l'élection du successeur de Pie IX.

De ces quarante-cinq cardinaux, trois sont de l'ordre des évêques : les cardinaux Amat, Patrizi et di Pietro ; et six de l'ordre des diacres : les cardinaux Caterini, Mertel, Antonelli, Consolini, Capalti et Borromeo. Les trente-cinq autres appartiennent à l'ordre des prêtres. Trente-cinq aussi sont cardinaux de cour ou d'Italie, et dix sont cardinaux de couronne, hors de l'Italie. Ceux-ci sont : les cardinaux Billiet, archevêque de Chambéry ; Donnet, archevêque de Bordeaux ; de Bonnechose, archevêque de Rouen ; Mathieu, archevêque de Besançon ; Rauscher, archevêque de Vienne, (Autriche) ; Schwarzenberg, prince-archevêque de Valladolid ; Cullen, archevêque de Dublin.

Si l'on additionne l'âge de chacun des quarante-cinq membres du sacré Collège, on arrivera au total vénérable de trois mille quarante-six années, sans compter les mois d'écart. Ces quarante-cinq princes de l'Eglise ont trente siècles et quarante-six ans, en chiffres ronds ! Voilà une assemblée mûre pour les délibérations. Deux cardinaux sont plus âgés que Pie IX : ce sont les cardinaux Billiet et de Angelis. Le plus âgé est le cardinal Billiet, 90 ans ; le plus jeune est le cardinal Bonaparte, 45 ans. Dix-huit ont dépassé soixante-dix ans, ce sont : les cardinaux Billiet, 90 ans ; de Angelis, 81 ans ; Caterini et Donnet, 78 ; Grassellini, Mathieu et Amat, 77 ; Rauscher, 76 ; Patrizi et Antenucci, 75 ; de Bonnechose, 73 ; Trevisanato, Barnabo, Vannicelli, Casoni et Barili, 72 ; Bizzarri, Asquini et Cullen, 71. Trois ont soixante-dix ans, les cardinaux de Silvestri, Garcia Cuesta et de La Lastra. Vingt-quatre n'ont pas soixante-dix ans : les cardinaux Carafa de Luca, Morichini, 68 ; Mertel, Antonelli et Consolini, 67 ; di Pietro, 66, Sac, Coni et Panebianco, 65 ; Schwarzenberg, 64, Pecci et Moreno, 56 ; Borromeo, 51 ; de Hohenlohe, 50 ; Billio, 47 ; Monaco, La Valletta, 46 ; Bonaparte, 45.

M. Teste, l'auteur des lettres en question parle ensuite des principaux cardinaux parmi lesquels on suppose que le prochain pape sera choisi.

On peut citer, au premier rang, le cardinal Riario Sforza, archevêque de Naples, prélat qui, avec un esprit ordinaire, administre admirablement son diocèse. Si le choléra éclate dans le Napolitain, il est le premier et le dernier à porter secours aux cholériques ; un homme plein de dévouement et de courage, un peu obstiné peut-être. C'est, de tous les cardinaux celui dont on parle le plus pour la succession de Pie IX. Ses vertus apostoliques, sa fermeté, un grand nom qui rend l'obéissance facile, le désignent à l'élection.

Le cardinal marquis Barnabo de Folligno a été élevé avec le cardinal Patrizi à la Flèche. Il est préfet de la propagande, l'une des charges les plus considérables du saint siège. Au temps où l'on pouvait se réjouir, les convives du cardinal crayonnaient sa charge, après le dessert, sous la forme d'une cariatide qui supporte le monde : allusions à ses fonctions qui consistent à diriger les missions de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. C'est un caractère impétueux et très français. Son petit corps carré, trapu, *ercolino*, est plein de vigueur. Malheureusement, l'excès de travail a affaibli sa vue au point que ses amis redoutent qu'il soit bientôt aveugle. Le cardinal Barnabo est l'homme de Rome qui gèle le moins son langage. M. le duc de Gramont, M. le marquis de Lavallette et M. le comte de Sartiges ont recueilli quelquefois, oreilles surprises et bouche béante, ses tirades diplomatiques ou contre la diplomatie, débitées avec une crudité d'expressions qui aurait fait plaisir à Diogène. Il n'a jamais permis à un peintre ou à un photographe de faire son portrait. Le cardinal Berardi, de plus haute stature que le cardinal Barnabo, est robuste comme un enfant de la Sabine. Leur organisation physique et leur énergie sont les mêmes. Mais le cardinal Berardi a un langage différent ; il a été avocat et marié. C'est un esprit ouvert et fort. J'ai causé longuement avec lui sur les affaires de France et d'Italie ; il m'a intéressé vivement sur sa science politique et par le caractère moderne et large de ses idées. « Voyez-vous disait-il un jour au pape, les journaux sont devenus nécessaires. Dans un voyage que j'ai fait en Angleterre, j'ai vu, en plein champ, une femme qui, d'une main, sarclait

de l'herbe, tandis que de l'autre, elle tenait un journal et le lisait. Quand les choses en sont arrivées à ce point, la presse est passée à l'état de nécessité sociale. »

Après avoir parlé du cardinal de Angelis 'qui,' dit-il "est le pape du pape" mais qui est trop âgé, peut-être, pour recueillir une succession si importante, il continue ainsi :

Une prédiction populaire veut que le cardinal Panebianco soit le futur pape et un pape aussi grand que Sixte-Quint. Le cardinal Panebianco est un Sixte-Quint, c'est convenu. Il est inutile de demander aux Romains comment ils savent cela. Panebianco est un Sixte-Quint. C'est un grand Sicilien à figure brune, qui a moins haute taille et moins noble tête que le cardinal de Angelis, mais qui ne tremble pas comme son collègue, affaibli par l'âge, et porterait bien la tiare. Ce détail vous paraît puéril. Il ne l'est pas. Un chef d'Etat n'est respecté que lorsqu'il peut monter à cheval et porter un sabre. Un pape n'est bien pape que lorsqu'il n'a pas l'air ridicule sous ses habits sacerdotaux. Or, la tiare n'a pas la majesté de la couronne, l'éclat guerrier du casque ni la dignité de la mitre. C'est bizarre et d'un port difficile. C'est splendide ou grotesque, suivant la tête. L'enthousiasme des Romains pour leur nouveau Sixte-Quint s'est un peu refroidi, à cause d'une habitude qu'ils n'aiment pas voir chez un prince de l'Eglise ou un grand seigneur, l'économie un peu trop serrée.

FAITS DIVERS.

Une exécution capitale a eu lieu à Rennes : c'est celle du nommé Christian Lemarchand, condamné à la peine de mort pour crime d'assassinat sur la personne de sa tante.

Depuis sa condamnation, Lemarchand avait manifesté à plusieurs reprises le repentir le plus sincère, et il espérait qu'on lui ferait grâce de la vie ; il l'espérait d'autant plus qu'il savait qu'une demande en commutation de peine avait été adressée au ministre de la justice, et que cette demande avait été signée par les députés d'Ille-et-Vilaine, ainsi que par la sœur de la victime. Aussi, lorsque le procureur général, le directeur de la prison et l'aumônier se sont présentés dans sa cellule, le condamné les a-t-il reçus avec un très vif mouvement de satisfaction, croyant qu'ils lui apportaient sa grâce.

Il a été cruellement désabusé en voyant entrer M. Roch et ses aides. La réaction a été si violente et si brusque, qu'il s'est trouvé mal. Il a fallu près d'un quart d'heure pour le faire revenir à lui. Un moment après, il a fait tout haut l'aveu de son crime, pleurant et sanglotant comme un enfant. « Mon Dieu ! a-t-il murmuré, il n'y a donc plus d'espoir ? »

Au moment où les exécuteurs se sont emparés de lui pour les funèbres apprêts, il a été pris d'un tremblement convulsif et a perdu toute connaissance. On lui a donné un verre d'eau-de-vie qui l'a remis un peu, mais sa faiblesse était extrême. Son visage, d'une pâleur livide, exprimait l'effarement et l'épouvante. Il regardait sans voir, ses dents s'entrechoquaient avec violence. Il a demandé un second verre d'eau-de-vie qu'on lui a donné.

L'exécution a eu lieu à sept heures, en présence d'une foule immense.

L'ACCIDENT D'ALBERTACON.—Le XIX^e Siècle publie les détails suivants sur un terrible accident signalé par le cable :

Lorsqu'un chef de famille vient à mourir en Corse, après avoir paré le défunt de ses habits les plus beaux et les plus neufs, on le pose sur une table que l'on place au milieu de la plus grande pièce de la maison ; puis, on l'entoure de lumières. Cinq ou six heures avant la levée du corps, toutes les femmes du village et de la contrée, habillées de noir et tête nue, se rendent à la maison mortuaire : elles s'accroupissent autour du mort ; la mère et les sœurs du défunt se tiennent aux pieds ; puis viennent les parentes les plus rapprochées, les amies ensuite.

Lorsque l'assistance est au grand complet, commence la lugubre cérémonie dite du *Vocero*. Les portesses les plus renommées de la contrée, — et s'il y en a parmi les parentes du défunt, ce sont elles qui ont la préférence, — les cheveux épars, larmoyantes, la figure meurtrie, debout et un mouchoir blanc à la main, chantent en vers la vie, les qualités et la destinée du mort. La vue d'une pareille scène est triste et lugubre ; la voix stridente de cette pleureuse, la lugubre cadence des vers qu'elle chante, ses gestes, ses mouvements, — tantôt elle soulève la tête du mort, tantôt ses bras, tantôt ses jambes, et tantôt elle s'arrache elle-même les cheveux en se meurtrissant la figure qui, à un moment donné, est tout ensanglantée — les sanglots étouffés des assistants, tout contribue à donner à ce tableau une horreur telle, que la douleur finit par gagner même les simples curieux. — Enfin, le prêtre arrive. Aussitôt tout se tait et toutes ces femmes, dans cette attitude et comme de véritables pleureuses romaines, suivent le corps jusqu'à l'église où la cérémonie dure très-souvent quatre et cinq heures.

Au village d'Albertacon, un des principaux propriétaires venait de mourir, et le soir, à quatre heures, au moment où la scène du *vocero* allait se terminer, au deuxième étage, un bruit sourd s'est fait tout à coup entendre ; les énormes poutres qui soutenaient le plancher, cédant tout à coup, se sont effondrées avec un fracas épouvantable, précipitant pêle-mêle toute cette foule. Le parquet du premier étage, n'ayant pu soutenir le choc, s'est abattu sur le plancher de l'entre-sol, lequel enfoncé à son tour, a tout laissé s'abattre jusque dans la cave.

Lorsque je suis arrivé, le sauvetage venait à peine de commencer. Le spectacle était navrant : à milieu de nuages de poussière entrablée de fumée, on retirait de temps à autre un cadavre, sur lequel toute la foule du dehors se précipitait avec rage pour reconnaître un père, une mère, un frère, une sœur, un parent, un ami. On s'arrachait le corps pour en étudier les traits, mais la plupart étaient méconnaissables. De tous côtés, le tumulte et l'horreur étaient à leur comble, car lorsqu'on retirait une victime incapable de prononcer un mot, tous voulaient l'emporter, chacun croyant avoir trouvé l'être aimé que l'on cherchait. Enfin, après trois heures d'angoisses mortelles et d'efforts surhumains, le sauvetage était terminé. On parvint à se reconnaître. On avait retrouvé vingt cadavres et quatorze blessés.

TRAGÉDIE.—Un Canadien nommé Alfred Love, résidant de Boston, menait depuis quelque temps une existence dissolue qui avait contrainst sa femme à se séparer de lui. Elle était allée demeurer, avec sa petite fille âgée de 4 ans, dans la maison No. 8 Beunet street. Samedi, son mari s'est présenté dans

cette maison, est monté à l'étage occupé par sa femme et a eu avec elle une longue conversation. Son objet, paraît-il, était de se faire remettre l'enfant. On ne peut du reste faire que des conjectures sur ce qui s'est passé entre eux jusqu'à l'heure où l'on vit descendre Alfred Love, portant l'enfant dans ses bras, et suivi par sa femme. En arrivant sur le palier du second étage, Alfred sortit brusquement un revolver de sa poche, le déchargea à bout portant dans la tête de l'enfant, puis s'élançant dans une chambre, appuya le pistolet sur son front et s'envoya deux balles dans la cervelle.

Les autres locataires, accourus au bruit, aidèrent la mère désolée à porter la petite fille dans la cuisine, et pendant que les uns s'efforçaient d'arrêter le sang, d'autres furent chercher un médecin donc les soins ranimèrent pour un moment l'enfant évanouie. Elle ouvrit les yeux et dit d'une voix faible : C'est méchant papa qui a fait ça avec quelque chose qui ressemble à un tuyau à gaz. Ça a fait un grand bruit et ça a frappé Gracie bien fort. Elle n'a pas eu la force d'en dire plus long. Ses yeux se sont refermés, une pâleur cadavérique s'est répandue sur son visage et ses petites lèvres ont été agitées par un tremblement convulsif. On l'a emportée avec les plus grandes précautions à l'hôpital, où sa mort était attendue d'un moment à l'autre, l'extraction de la balle n'ayant pu être opérée. Quant au père, il a expiré à 5 heures du soir, à la place même où il était tombé en se trouant le front de deux balles, une heure et demie auparavant. Il était âgé de 45 ans. Au rapport de sa femme, c'était un homme d'habitudes excentriques, mais d'une sobriété absolue. Il n'a donc pas agi sous l'influence de l'ivresse ni sous celle d'un sentiment de jalousie, car en ce cas c'est sa femme et non son enfant qu'il eût frappée. Ce terrible drame ne peut s'expliquer que par un accès subit de démence. La pauvre petite victime se nommait Gracie Mabel Love.

LA VALEUR FRANÇAISE.

On lit dans une correspondance française :

« Si vous éprouvez une joie patriotique à constater l'héroïsme déployé par nos soldats, pendant la fatale campagne de France, en revanche, serez-vous douloureusement frappée de la légèreté avec laquelle on les a conduits au feu. Tout le monde a fait preuve de courage, depuis le clairon qui sonnait la charge, jusqu'au maréchal qui ordonnait la retraite ; mais, si l'héroïsme suffit à qui obéit, il est la moindre des qualités de celui qui commande. Dans le courant de cette triste enquête, vous lirez cent passages du genre de ces deux-ci.

« Le maréchal Mac-Mahon, dont nul plus que moi ne respecte le grand caractère, dans sa déposition fait le plus grand éloge des troupes placées sous ses ordres au début de la campagne.

« Plusieurs fois pendant la lutte, dit le maréchal à propos du combat de Wissembourg, les Allemands, repliant leurs tirailleurs, firent avancer des masses nombreuses contre nos soldats, dans la pensée qu'ils allaient se rendre, tant ils étaient peu nombreux ! Loin de répondre à leur attente, nos soldats firent contre eux un feu violent qui explique les pertes que ce combat leur fit éprouver. »

« Ce jour-là, 8,500 Français tenait tête à 60,000 Allemands. Plus loin, le maréchal termine par ces simples mots le récit de la bataille de Reichshoffen.

« Dans cette journée, les 35,000 hommes que j'avais sous mes ordres eurent à combattre 140,000 Allemands, et l'on doit dire que jusqu'à la fin ils ont soutenu la réputation de leurs devanciers. »

« Toujours et partout des luttes inégales, toujours et partout le soldat payant argent comptant les dettes de ses chefs, toujours et partout les officiers se faisant héroïquement tuer, comme s'ils n'avaient rien eu de mieux à faire.

« J'avoue ne pas comprendre le président de la commission disant au maréchal à propos de Wissembourg : — « Vous devez être très-fier de raconter un tel fait d'armes, et la Commission éprouve à l'entendre une joie patriotique. »

« J'ai éprouvé, moi, en lisant ces lignes, une tristesse profonde. J'ai eu le cœur serré en pensant que de tels miracles ont été stériles ; qu'un sang si précieux, prodigué à pleins sillons ne nous a pas empêchés de perdre deux provinces. Je ne mets pas le maréchal en cause ; la campagne était mal engagée. Chaque fois que je me rappelle comment tombaient ces héros anonymes que nous avons soutenus, relevés ou enterrés tout autour de Paris ; leur élan, leur sang-froid devant le danger, leur résignation devant la mort, ce n'est pas une joie patriotique qui me prend à la gorge, non, c'est une rage que rien n'apaise, et j'ai peur d'être trop vieux pour en voir jamais la fin. »

R. C. Barnes, Junction city, Kansas, écrit que le sirop composé d'Hypophosphite de Fellows se vend rapidement et crée une grande excitation en raison des guérisons qu'il opère.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un sou chaque.

NAISSANCE.

En cette ville, le 3 courant, la dame de M. Isaac Ringuette a mis au monde un fils.

MARIAGES.

Mardi, le 11 courant, à l'église St. Joseph, par le Rév. M. Grangeon, curé, M. Arthur-Théodore Constant, marchand, à Dlle Marie-Antoinette-Julie Bureau, troisième fille de M. Jos. Bureau.

Mardi, le 11 courant, à l'église St. Joseph, par le Rév. M. Grangeon, curé, M. Pierre-Napoléon Bureau, typographe, à Dlle Marie-Elmire-Adélaïde Bureau, deuxième fille de M. Jos. Bureau.

A St. Calixte de Somerset, le 29 janvier courant, Basile DesRochers, Eccl., médecin, résidant à Victoria-ville d'Arthabaska, fils de Gabriel DesRochers, Eccl., J. P., de St. Nicolas, conduisait à l'autel Dlle Elizabeth Armstrong, institutrice, fille de feu Hugh Armstrong, de Québec. La bénédiction nuptiale fut donnée par le Rév. M. J. Damase Matte, curé de l'endroit. Les garçons et filles d'honneur étaient M. Gabriel DesRochers, frère du marié, avec Dlle Aurélie Ouellette, et M. Joseph Matte, E. E. M., avec Dlle Emma Cormier, fille de l'Hon Charles Cormier, sénateur, résidant à Somerset.

À South Adams, Mass., le 27 janvier, par le Rév. Messire Crevier, curé de North Adams, Mass., M. Alfred Jetté, à Dlle Léonore Perreault. Après la cérémonie, l'heureux couple partit pour son tour de noces. Témoins, M. J. Labrosse et Dlle Gravier.

M. Joseph Granger, Secrétaire-Trésorier de la Société St. Jean-Baptiste, de Worcester, à Dlle Caroline Lamoureux, de North Grosvenordale, Conn.

DÉCÈS.

En cette ville, le 8 courant, à l'âge de 74 ans, après une maladie de quelques jours seulement, soufferte avec une résignation toute chrétienne, dans Geneviève Brosseau, veuve de M. François Collin. Elle laissa pour pleurer sa perte une nombreuse famille et beaucoup d'amis qui n'oublieront jamais les qualités qui ornaient sa belle âme et son bon cœur.

Le 30 janvier, 1873, à l'âge de 13 ans, Marie-Clarice-Olive-Arville Be-thelette, de William Centre, Conn., et autrefois de St. Osaire, fille de feu Jacques Berthelotte. Le *Nouveau-Monde* est prié de reproduire.